Vol. I. SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 2 FEVRIER 1921 No 11

ABONNEMENTS

Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces

Par pouce ....50 sous

ANNONCE LEGALES

1ère insertion, parligne ....12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE

LE MANITOBA

EST PUBLIE ET IMPRIME
TOUS LES MERCREDIS

Toutes [illegible]munications concernant le journal [illegible]primerie devront être adressées :

Le [illegible]oba
42, Avenue [illegible]encher
SAINT-BONIFACE MANITOBA
Téléphone : 1235

EN IRLANDE

(Suite de la semaine dernière)

Ecoutez maintenant O'Connell, le glorieux "libérateur". Devant l'Association catholique, à Dublin, le 9 octobre 1824, il s'écriait : "Que les lois de l'Angleterre relatives à l'Irlande soient inspirées par un sentiment maternel, et celle-ci en retour manifestera sa gratitude par son aection filiale et son attachement au trône. (Ici il y eut une interruption de quelques instants, causée par les véhémentes et enthousiastes acclamations de l'assemblée). Oui, monsieur, mon coeur se réjouit à la constatation d'un sentiment si ardent pour notre souverain, lorsqu'il venait, sans la protection des baïonnettes, se confier à la loyauté et à l'attachement des Irlandais, dans un moment où la désaffection régnait en Angleterre." (Select Speeches of Daniel O'Connell, Dublin, 1872, t. II, p. 405).

Après Grattan, après O'Connell, quelle était l'attitude de Parnell ? M. T.-P. O'Connor nous la signale, dans son intéressant ouvrage sur le mouvement parnelliste. M. Gladstone, qui, depuis... mais alors il faisait de la coercition, avait accusé le leader irlandais de poursuivre entre autres choses le démembrement de l'empire. En réponse, M. O'Connor rapporte ces paroles de Parnell, prononcées, dans une assemblée, à l'appui de la Land League : "Je n'aurais pas ôté mon habit pour entreprendre cette tâche, si je n'avais pas vu que nous étions à poser les nouvelles fondations de notre indépendance législative." Et M. O'Connor ajoute : "Cette phrase, souvent citée, demande simplement la restauration du parlement irlandais, et ceci n'est pas le démembrement." ((T.-P. O'Connor, The Parnell movement, p. 392.) On pourrait citer une foule de déclarations analogues de Redmond, de McCarthy, de Sexton, d'Healey, etc. Comme on le voit, MM. de Valéra, Griffith et les autres chefs du Sinn Fein sont en rupture complète avec les plus grands patriotes de l'Irlande. Et jusqu'à présent le seul résultat qu'ils aient obtenu c'est d'attirer sur leur pays tous les fléaux de la guerre civile, c'est de plonger l'Irlande dans le sang et les larmes. Ne serait-il pas temps pour eux de modifier leur programme et de reourner à la politique de Parnell et d'O'Connell ? Nous sommes convaincus que, dans les circonstances actuelles, en renonçant à leur séparatisme, ils pourraient obtenir par négociation une mesure de Home Rule bien supérieure à celle qui vient d'être votée, supérieure peut-être même à celle que Parnell avait obtenue de Gladstone. Et ce serait le couronnement glorieux de la série de victoires obtenues par l'Irlande depuis un siècle.

Cette affirmation surprendra sans doute un grand nombre de personnes. Mais lorsqu'on étudie l'histoire des relations de l'Angleterre avec l'Irlande de 1800 à 1920, on constate qu'elle fait passer devant nos yeux toute une longue succession de réparations, de réformes fondamentales consenties par le gouvernement et le parlement britanniques, tantôt sous la pression des événements, tantôt sous l'inspiration de cet esprit réformiste qui périodiquement s'affirme et s'extériorise dans la politique anglaise. Au début du dix-neuvième siècle la masse du peuple irlandais était courbée sous un régime désespérément oppressif. Les neuf-dixièmes de la nation n'étaient ni électeurs ni éligibles. Exclus de la vie publique, ils l'étaient encore de toutes les fonctions administratives et se voyaient enlacés dans un enchvêtrement d'incapacités savamment ourdi depuis trois siècles Leur foi religieuse faisait d'eux une majorité ostrocisée et sans pouvoir. Ils étaient taxés pour soutenir une Eglise dont ils ne fréquentaient pas les temples. Dans un autre domaine le landlordisme, doublé de l'absentéisme, les pressurait, les affamait, les acculait à la ruine et à l'exil. Du point de vue religieux, du point de vue politique, du point de vue économique, l'Irlandais catholique était un véritable paria.

A l'heure actuelle tout cet ordre social foncièrement inique s'est écroulé et un régime plus conforme à la justice s'est élevé sur ses ruines. La première grande réparation fut celle qui rendit aux catholiques leur droit de cité. Le bill d'émancipation de 1829 créa en Irlande un électorat national et ouvrit aux représentants de la majorité, jusque là muette, les portes du parlement. La magistrature et l'administration lui devinrent aussi accessibles. Cette victoire en contenait en germe beaucoup d'autres. En 1838, l'inquité qui faisait payer par le catholique la dîme destinée au culte protestant fut abolie En 1845, le parlement votait $150.000 pour la restauration du collège de Maynooth, consacré à la formation du clergé catholique, et 130,000 de subvention annuelle pour le maintien de cette institution. Puis, en 1869, ce fut la sécularisation (ou le "désétablissement") de l'Eglise d'Irlande qui fut décrétée sous les auspices de M. Gladstone. Désormais cette Eglise, dont les adhérents n'étaient que 693,000 sur une population de 5,800,000, cessait d'être considérée comme nationale et d'occuper une situation privilégiée.

Toutes ces mesures avaient eu pour effet de redresser bien des griefs. Mais une question redoutable et douloureuse restait comme un chancre rongeur au flanc de l'Irlande, dont elle empoisonnait la vie nationale. C'était la question agraire. Le landlordisme, tel que l'avaient fait trois siècles de spoliation, d'exactions et de violence, était toujours la malédiction de l'Irlande. Un régime de fermages exorbitants, de tenure incertaine, de conditions arbitraires entraînait comme conséquence la misère endémique, les évictions incessantes, les haines, les désordres et le crime. Il fallait porter le fer rouge dans cette plaie. A partir de 1860 le parlement britannique entreprit cette tâche. Il ne s'y prêta pas toujours de bonne grâce. Il s'y laissa plus d'une fois contraindre par le seul excès du mal. Mais bon gré mal gré et par étapes il accomplit l'oeuvre nécessaire. Nous ne saurions entreprendre de faire ici l'historique des lois agraires votées pour soulager le tenancier irlandais. Notons simplement celle de 1860, celle de 1870, celle de 1881, celle de 1885, appelée la loi Ashbourne, et qui marquait une date dans cette réforme graduelle. On comprendra l'importance de cette dernière en lisant le commentaire suivant d'un député irlandais: "Lord Ashbourne a présenté un bill d'un caractère pratique. En un temps comparativement court, le bill est devenu loi et le programme de la Land League, cinq ans après la publication, s'est trouvé incorporé dans les statuts de l'Angleterre." (T.-P. O'Connor, The Parnell Movement, p. 540.) Nous n'avons pas besoin de souligner l'importance de cette déclaration. Cependant la réforme agraire était loin d'avoir atteint son terme. En 1887, un nouveau bill fut adopté pour étendre les dispositions de celui que le parlement avait édicté en 1885. Puis ce furent le Land Purchase Act de 1891, le Land Act de 1896, et enfin la législation mémorable de 1903. Cette dernière loi était le résultat d'une conférence tenue à Dublin entre des représentants des landlords et des fermiers. Elle avait pour but de mettre les tenanciers en mesure d'acheter les terres affermées par eux au moyen du secours de l'Etat. A cette fin un fonds de $500,000,000 (un demi-milliard) était créé pour faire aux acheteurs des avances, moyennant deux et trois quarts pour cent d'intérêt et un demi pour cent d'amortissement. De plus un bonus de $60,000,000 était voté au bénéfice des tenanciers afin qu'ils fussent mieux en état d'acheter et de devenir propriétaires. M. John Redmond, le chef du parti irlandais, appréciait comme suit cette législation : "Quels que soient les défauts du bill Wyndham, et je suis pas disposé à les exagérer, il a pour objet l'abolition complète et finale du landlordisme. C'est la victoire la plus effective gagnée depuis des siècles par la race irlandaise pour que le peuple d'Irlande puisse reconquérir le sol." L'événement prouva que ces prévisions n'étaient pas exagérées. Peu de temps après, 200,000 tenanciers étaient déjà devenus maîtres de leurs terres, et $380,000,000 de propriétés avaient changé de mains à la satisfaction commune des landlords et des paysans.

L'obtention de cette réforme capitale coïncidait presque avec une autre non moins importante. Depuis longtemps l'Irlande bénéficiait des lois de franchise électorale qui étendaient le suffrage à des catégories nouvelles de citoyen. Ainsi le bill de réforme de 1884 créait d'un seul coup en Irlande 400,000 électeurs de plus. On en vit bien la conséquence aux élections générales de 1885 où 86 députés parnellistes furéent élus avec des majorités écrasantes. Mais ceci ne donnait au parti irlandais qu'une influence parlementaire et ne le faisait participer en rien à l'administration des affaires d'Irlande. Il en fut bien autrement de la loi adoptée en 1898. Elle était intitulée: "Loi relative au gouvernement local de l'Irlande." Elle créait des conseils de comté et des conseils de district, dont les membres devaient être élus pour quatre ans d'après une franchise démocratique. Les pouvoirs fiscaux et administratifs possédés jusque-là par les grands jurys leur étaient dévolus. Le continuateur de May, M. Francis Holland, dit de cette loi "qu'elle fut la plus importante étape vers le gouvernement autonome de l'Irlande qui eût encore été faite et qu'elle porta un coup décisif à la suprématie de l'aristocratie protestante". Ceci est tellement vrai qu'à l'heure actuelle, en dehors de l'Ulster, tout le gouvernement municipal de l'Irlande est entre les mains du parti irandais. L'oeuvre de la réforme s'est étendue aussi au domaine de l'éducation. En 1908, après diverses tentatives plus ou moins heureuses, le parlement adoptait l'Acte de l'université irlandaise. Il créait deux universités gratifiées de chartes royales, l'une à Belfast, l'autre à Dublin, celle-ci composée des collèges de Cork et de Galway et d'un collège acceptable aux catholiques. Elles étaient investies de pouvoirs d'affiliation et n'étaient soumises à aucun des tests exigés naguère. Ce bill reçut l'approbation entière des représentants de l'Irlande. Dans une autre sphère nous devons aussi noter la loi relative à l'instruction agricole et technique en Irlande adoptée en 1899. Elle créait un conseil d'agriculture composé de membres nommés par les conseils de comté et par le service d'agriculture pour chaque province. Elle instituait aussi un conseil qui devait s'occuper des questions industrielles. Un revenu annuel de $850,000 était attribué au nouveau service.

La rapide récapitulation que nous venons de faire n'est pas complète. Mais elle suffit pour indiquer quelle transformation heureuse s'est opérée dans la condition de l'Irlande depuis un siècle. Emancipation religieuse, suppression totale des incapacités confessionnelles, libération du joug de l'Eglise d'Etat, investiture électorale des masses populaires, subventions accordées à l'enseignement catholique, établissement de l'autonomie municipale, abolition virtuelle du landlordisme, quelle série de victoires et d'avantages précieux obtenus soit par l'agitation pacifique, soit par l'évolution normale des partis et de la mentalité anglaise! Une seule conquête reste à accomplir, l'autonomie législative. Mais elle est presque achevée. Le principe du Home Rule vient d'être accepté par les deux chambres. Et il nous paraît indubitable que, si les chefs de l'Irlande le veulent, ils peuvent obtenir une mesure de self-government vraiment satisfaisante. Vont-ils suivre l'exemple des grands patriotes d'autrefois et compléter glorieusement l'oeuvre de ceux-ci, ou bien vont-ils, par un aveuglement fatal, risquer de tout compromettre, de perdre le terrain gagné depuis un siècle, et précipiter leur pays dans un abîme de maux ? Dieu veuille que l'Irlande se détourne du fenianisme, pour reprendre la voie tracée par Grattan, O'Connell et Parnell!

DECES

Nous avons le regret d'annoncer la mort de Madame Veuve Aimé Kéroack, décédée vendredi dernier à la résidence de sa fille Madame A. Prénovault de la rue Ritchot.

Madame Kéroack appartenait à l'une des meilleures familles canadiennes-françaises de la Province de Québec.

Fille du notaire Gautier de St-Pie, elle épousait M. Aimé Kéroack, l'un des plus importants libraires de la ville de St-Hyacinthe.

Bien qu'à la tête d'un très beau négoce, M. Kéroack, comme beaucoup d'autres braves jeunes gens de la vieille province se sentait cependant attiré vers le grand Ouest Canadien.

M. et Madame Kéroack venaient s'établir à Saint-Boniface vers 1881 et ouvraient croyons-nous, la première librairie de Saint-Boniface.

Leurs affaires furent fructueuses; M. et Madame Kéroack élevèrent une nombreuse famille et ils occupèrent toujours une place prépondérante dans la société Canadienne-française de notre province.

Leur hospitalité était proverbiale et presque tous les personnages de marque qui visitèrent notre ville furent reçus dans les salons de Madame Kéroack.

M. et Madame Kéroack possédaient un large cercle d'amis dans nos paroisses manitobaines et nous oserions dire qu'il se passait à peine une journée sans qu'il y eut des invités assis à leur table toujours ouverte aux visiteurs.

M. Kéroack mourut relativement jeune, et, restée veuve, Madame Kéroack se consacra à l'éducation de ses enfants et aux soins de son commerce de librairie.

Madame Kéroack était musicienne supérieure; elle avait étudié le piano sous Letondal et jouait cet instrument avec une touche d'une sûreté remarquable.

Elle aimait la belle littérature et possédait un style épistolaire qui aurait pu être envié par bien des écrivains de réputation.

Ces talents, elle a du les enfouir dans l'ombre des occupations moins brillantes des soins du ménage et dans le fidèle accomplissement du devoir sérieux de l'éducation d'une nombreuse famille... Ce sera peut-être pour elle le gage d'une plus grande gloire dans les régions célestes, et, pour ses amis d'ici-bas son titre de mère chrétienne admirable devrait être son meilleur souvenir.

Au service funèbre la cathédrale était remplie d'amis qui voulaient dire une prière pour le repos de l'âme de la défunte regrettée.

Madame Kéroack était dame de Sainte-Anne et elle laisse pour pleurer sa perte, ses filles, Anna, Soeur Marie-Immaculée, supérieure du Précieux Sang, Saint-Boniface, Blanche, Soeur du Précieux Sang, Eugénie, Madame Prenovault; Maria, Madame Dr Larose de Le Pas; Alice, Madame Neil; Yvonne, Madame J. A. Bonin, Alice, Madame O'Connor; Mademoiselle Antoinette Kéroack; ses fils Albert, Emile, Lucien.

Nous offrons à la famille éplorée l'expression de notre profonde sympathie.

UNION CANADIENNE

La conférence de M. Noël Bernier, sur la situation et l'avenir des Canadiens-Français dans l'Empire Britannique a été écoutée avec une attention soutenue par un nombreux auditoire.

Le conférencier a traité son sujet avec beaucoup d'habileté et très sérieusement.

Il a su se garder contre les exagérations d'un côté et d'autres et son travail châtié a reçu de l'auditoire des félicitations chaleureuses et bien méritées.

L'EXPANSION DE LA LANGUE FRANCAISE

La guerre a-t-elle favorisé l'expansion de la langue française?

Voilà une question qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux dont la langue maternelle est le français, qu'ils soient de France, de Belgique, de Suisse, de l'Ile Maurice, d'Amérique ou d'ailleurs. Mais il faut bien reconnaître que cette question est plus facile à poser qu'à résoudre Tout de même, il ne doit pas être défendu d'essayer d'y voir clair.

Le front de bataille occidental des armées alliées est resté, pendant les quatre années de la grande guerre, en territoire français; et l'on peu dire que toutes les langues du monde, ou à peu près, ont été parlées, dans la giganutesque tranchée qui allait de Belfort à Ostende et dans les régions avoisinantes. Français, Anglais, Italiens, Belges, flamands, Portugais, Russes, Polonais, Japonais, Balkaniques, Allemands et Turcs (ces trois derniers groupes à titre de prisonniers), Indous, Arables, Nègres Africains, Indo-Chinois, Annamites, et quelques autres qu'il est bien permis d'oublier, y formaient une espèce de Babel Nous n'avons pas à nomer nos braves compatriotes, qui se rattachaient au groupement de langue française, tout comme les Belges wallons, mais qui avaient sur ces derniers l'avantage de pouvoir converser dans les deux principales langues du front, de l'Europe et du monde, le français et l'anglais. Jusqu'à quel point la langue française s'est-elle imposée aux éléments non français de cette armée multicolore? C'est ce que nous ne savons pas et c'est ce que nous saurons probablement jamais. Mais il est tout de même permis de penser que les relations fréquentes avec les soldats et les officiers français, aussi bien qu'avec les gens de l'arrière, tout comme la soif d'avoir des nouvelles par les journaux du pays, ont dû amener les plus intelligents des soldats de langue étrangère à se familiariser avec la langue française. Il est même prouvé aujourd'hui, s'il faut en croire un document de l'Université de Yale publié dans la Revue des Deux Mondes du 15 septembre 1920, que 10,000 soldats de l'armée américaine d'outre mer ont suivi des cours de français dans les lycées et universités de France pendant la dernière année de la guerre. Et ce chiffre, le seul qu'il nous ait été permis de connaître, est déjà intéressant, si l'on réfléchit qu'il représente l'élément militaire allié qui est resté e moins ongtemps en France et e peuple qu'on se plaît souvent à représenter comme le plus industrialisé, comme le plus pratique du monde. D'aileurs, parmi les officiers supérieurs de l'armée anglaise, un bon nombre, à l'imitation de Kitchener, parlaient déjà très bien la langue française avant la guerre, et leur séjour prolongé en France n'a certainement pas dû la leur faire oublier. A fortiori, la même chose doit-ele se dire des officiers italiens, portugais et polonais. La langue française a dû régner souvent dans les réunions interalliées des dirigeants de la grande armée internationale et y gagner des adhérents, peut-être même des admirateurs.

C'est pour cela qu'il nous paraît doublement regrettable que le Congrès de Versailles n'ait pas respecté le caractère diplomatique universellement reconnu de la langue française. Une tradition déjà séculaire assurait à notre langue maternelle une prépondérance mondiale, que lui avait méritée son génie, fait de logique et de clarté, et que les peuples civilsés s'étaient plu à lui accorder.

Malgré ce déplorable recul sur le terrain diplomatique, peut-on dire que le rayonnement de la lan-

(A suivre sur la page 4)

FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 28

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

A cette pensée, les poings de Mufflo se crispaient à lui faire entrer ses bagues dans les phalanges, et il monologuait longuement tout seul :

—Mon bonheur... ma raison d'être... c'est toi, frêle Léontine! Je te l'ai dit bien souvent, et je te le répéterai à satiété... Moi, le gros pépère, j'aime, en ouvrant ma porte, trouver la gaieté de tes belles toilettes au porte, trouver la gaieté de tes belles toilettes au porte-manteau de mon entrée... J'aime tout en toi, jusqu'à la façon dont tu hausses tes chères épaules en me disant : "Espèce d'imbécile..."... Si tu n'es plus à moi.. Alors, tout le reste m'indiffère... Mais malheur à qui se mettra entre nous deux! Oh! les prêtres!.. Le petit curé d'hier surtout!... Cet affront public à l'église qui avait amené une scène à tout casser, le soir, en rentrant... Et elle avait l'air de le soutenir... cette misérable Léontine!... Qui sait?... Elle se confesse peut-être déjà?.. Oh! si je savais ça...

Et dans son cerveau exalté il se voit la dupe, lui Mufflo, trente-troisième de sa Loge... roulé par une femellette... par un mauvais petit sous-vicaire de paroisse, qui n'avait seulement pas cent sous dans sa poche, tandis que lui, Mufflo, est à la tête de huit mille francs de rente!...

... Oui ... elle doit se confesser!... Elle se confesse! Sans quoi ... Pourquoi tant insister pour ce baptême?...

Oui, elle se confesse!... Sans cela, ce vicario n'aurait pas été aussi hardi... Et même... Oh! l'affreuse, la gluante pensée... si elle a tant insisté pour que lui, Mufflo, soit parrain.. c'était pour lui faire prendre contact avec le goupillon... pour le compromettre... pour l'ensoutaniser!... Les choses se seraient bien passées, qu'il aurait peut-être rencontré ce curé-là à table... chez les Préfleury, certainement! Et chez lui, après!... La phrase du vicaire lui revient à la mémoire : "...Et ce petit homme, Madame, l'aurons-nous bientôt?" Oh! les misérables... les tartufes!... Il la saisit maintenant, la Congrégation, au collet!...

Et, dans la chambre vide, le poing de Mufflo se tend vers l'ennemi invisible... Comme il casserait deux ou trois chaises avec bonheur!

Mais enfin il voit clair!...

Tout se déroule, limpide, devant lui... Suffit!... Halte-là!... A nous deux, les amis!... On verra qui porte la culotte dans l'établissement!... D'ailleurs, il en aura le coeur net... dès demain!...

* * *

A la suit de ces résolutions répétés, solitaires et d'autant plus énergiques qu'il se gardait d'en souffler un mot à Léontine, Mufflo entre dans la phase active et se met à fréquenter férocement la paroisse. Tous les jours on le voit à la messe du petit abbé Duroseau. Il en suit les cérémonies avec deux yeux fixes, qui donnent l'impression d'objectifs de photographie.. Le chaisier ayant remarqué ce vaste et nouveau client, et se montrant volontiers aimable avec lui, reçoit our toute réponse à ses avances cette proposition inattendue :

—.. Je te donne la pièce si tu me dis où demeure ce curé-là...?

Quand l'abbé Duroseau revient à la sacristie, Mufflo le suit..., attend sa sortie avec une patience de Peau-Rouge, l'escorte jusqu'à sa chapelle, et, farouche dévisage les malheureux qui attendent leur tour pour se confesser... Oh!... s'il trouvait une fois Léontine, là!

Et, à cette pensée, il se sent des poussées rouges de brute... Il la démolirait, sa femme... Oui... de toute la violence de son amour... l'aplatirait là... de sa main ouverte... comme une crêpe!... Elle, et la boite, et le curé avec!...

Puis il passe au pôle opposé,

Si, au lieu de la laisser se prendre comme un oiseau au piège, il la défendait, la pauvre petite, contre elle-même?... Il a déjà dit à Léontine ce qu'était le prêtre en général... Mais les généralités..? Bah!... Ça ne porte pas sur les cerveaux de femme... Tandis que du précis... du concret... l'abbé Duroseau, par exemple, volant un cadavre et un héritage à telle heure, à tel endroit... enfonçant une porte pour administrer quelqu'un malgré lui... telle rue... tel numéro, séquestrant de force une malheureuse orpheline dans un couvent!... Le prendre, ce curé-là, ou un autre, la main bien dans le sac... étaler tout cela avec détails authentiques sous les yeux de Léontine... "Tiens... les voilà, tes curés!" La dégoûter à tout jamais de l'église... Et reconquérrir enfin sa femme!... Oui, c'est cela, le rêve! Ah!... on a réveillé le chat qui dort... Attendez un peu!... On va en voir du nouveau!...

* * *

Du nouveau!... C'en fut, en effet, de voir dès le lendemain ce puissant bourgeois s'élancer sur les traces rapides de l'abbé... le suivre à quelques encâblures, s'éponger le front... repartir... passer presque sous le ventre des chevaux.

—... Ah! tu vas vite..! Tu crois m'égarer?... Tu ne me connais pas encore!

Et Mufflo met la quatrième vitesse avec accélérateur, cogne un sergent de ville, écrase un chien, défonce une concierge qui balaye son trottoir, saute dans une voiture : "Cocher... suivez-moi ce curé-là..." et arrive en même temps deavnt la maison où demeure le malade que l'abbé visite...

Mufflo entre, donne vingt sous à la portière, s'informe avec méfiance:

—... Alors, c'est bien un vieillard? Quel âg...? Il a bien demandé le curé?... On n'a pas forcé sa porte...? Vous savez, les curés, ils ne respectent pas la liberté des gens... Est-il riche, le moribond?..

—Dites donc... Vous êtes de la rousse, vous?...

—Non... Je suis de la Loge!

—De la Loge!...

Et la concierge furieuse, croyant qu'on se moque d'elle, pousse Mufflo en dehors de la sienne.

C'est ainsi qu'il voyagea du couvent des Carmélites à celui des Capucins, passa le pont, et vint deux fois en une semaine à l'archevêché; ne dédaigna pas de faire le planton quatre heures et d'attraper un puisant rhume de cerveau devant l'école des Frères, où l'abbé confessait les enfants...

Un soir, il fut suffoqué: il était 10 heures, il venait de reconduire l'abbé qui l'avait promené de de l'hôpital Bichat au pavillon Saint-Joseph; à peine Mufflo avait-il eu le temps de manger à la hâte un bout de charcuterie dans un bouiboui de la rue de Vanves. Il croyait sa journée finie, et l'abbé enfin bouclé au presbytère jusqu'au lendemain matin, et il revenait, énervé de son buisson creux, cherchant laborieusement dans sa cervelle quel prétexte il donnerait, tout à l'heure, de son retard à Léontine... Tout à coup une ombre se profile devant lui... Un curé... le sien.., l'abbé Duroseau qui repart... et grand train!...

—Attends, mon petit!...

Vivement, le col du pardessus se relève pour éviter d'être reconnu, la canne se met sous le bras, et en avant la grande allure!...

Vingt minutes, les deux hommes allongèrent leurs respectifs compas avec une vitesse de chasseurs à pied... Mufflo suait...jurait tout seul, à faire retourner les placides sergents de ville.

Enfin, l'abbé arrive devant une minable masure aux murs lépreux; alors, bien qu'il fût en rage, Mufflo se plante droit, en sentinelle, sur le trottoir opposé...

Au bout d'une demi-heure, l'abbé sort, revient à l'église, repart de nouveau vers le même endroit.

Mufflo, dont l'obstination silencieuse prend une nervosité presque maladive, qui s'augmente avec difficulté, le suit encore Il le démolira, cet abbé-là!... Coûte que coûte!...

Il était minuit quand l'abbé le ramena à la porte du presbytère, toussant, frissonnant, mal à l'aise.

Mais alors la scène changea de face: le prêtre, tout d'un coup, revient sur ses pas, et, abordant Mufflo avec une grande tranquillité, mais aussi une rondeur très significative :

—Dites donc.. C'est pour vous faire dégraisser que vous vous livrez à ce métier-là?...

—Dans ce cas, vous savez, je engage à choisir un autre entraîneur!... Vous comprenez?... Plus en rapport avec vos proportions!...

Mufflo chercha la plus grosse injure qu'il pût découvrir dans son riche réportoire de blanchisseur: il en trouva pluseurs bons numéros; mais, dans l'emberras du choix, il attendit, suffoqué, une seconde.

C'est ainsi que se perdent les batailles!...

Pauvre Mufflo! quand l'injure arriva à fleur de sa bouche, ce fut la porte pacifique et fermée du presbytère qui la reçut!...

Aussi, plus rageant que jamais, Mufflo revient dans la nuit avec une telle furieuse attitude, que deux honnêtes sergents de ville le tirent à l'oeil à son tour, jusqu'à son domicile, où, d'ailleurs, Léontine lui fit une réception ne rappelant que le fort loin celle de la classique lune de miel.

—D'où viens-tu?... demande-t-elle, très hautaine dans sa longue robe de chambre...

—De filer un curé, balbutie Mufflo, auquel la vue de sa femme enlève encore une fois tout son aplomb.

—... De suivre un curé... répète lentement Léontne, les yeux rêveurs, les lèvres mauvases... Oh tu sais, ce n'est pas que je sois inquiète ou jalouse, ne te berce pas de ces illusions-là! Mais quand tu me donnes des excuses, je voudrais que tu me fasses l'honneur d'en servir de plus intelligentes!...

* * *

La situation ne pouvait pas durer.

Mufflo chercha un moyen et cru le trouver en confiant la filature du pauvre curé à la fameuse agence Sveeton and Co., qui possède, comme on sait, deux succursales à Paris.

Seulement, Mufflo dut dégorger ferme.

L'agence, en effet, a trois prix:

Premier prix: 20 francs par jour pour rapporter le détai l de toutes les allées et venues de la personne filée pendant vingt-quatre fournir les photographies à l'apheures.

Deuxième prix : 40 francs pour pui, comme indéniables documents, par exemple : l'nstantané de l'abbé entrant au presbytère... sortant de l'hôpital ... salunant un confrère... montant en tramway...

Troisième prix : un prix à forfait, pour rendre un compte exacte des choses faites et dites par la personne filée, dans toutes les maisons où elle passe, et spécialement chez elle Dans cette dernière combinaison, l'agence demande le temps moralement nécessaire pour attacher au service un ou plusieurs domestiques ou fournisseurs.

Dans le cas, très rare, d'impossibilité maeure, on rembourse la moitié des frais.

Mufflo ressemble maintenant à un joueur qui perd et se pique au jeu. Non!... il ne reculera devant aucun sacrifice pour faire la preuve large... éclantant... indéniable... Il y a dans la vie des individus comme dans celle des nations des moments où il faut jeter à pleines mains et sans compter. Mufflo en arrivait à une de ces heures-là :

—Ça coûtera ce que ça coutera, mais j'arracherai mon foyer aux curés!...

Jusqu'à présent, il n'a rien, dans les mains, même pas un semblant de quoi que ce soit, pour étayer un accusation quelconque.

Seulement... patience... mon vieux Mufflo, ça viendra!... Il n'est pas possible que l'on crie tant contre les curés et qu'il n'y ait moyen de rien trouver contre eux. Donc, en avant, l'agence!... Tant pis pour les picaillons!..,

Oui... Mais Léontine veille... Non pas à cause des curés qu'elle ignore toujours, mais à cause des billets de banque qui dansent la valse de la Flle de l'air, et disparaissent peu à peu, et beaucoup à beaucoup, sans qu'elle puisse savoir pourquoi?.. ni comment?.. ni où?..

D'abord, elle soupçonna une domestique, prit la piste huit jours ... et l'abandonna.

(A Suivre)

UN VILAIN DEFAUT

Un des défauts qui m'a le plus frappé dans le cours de mes observations, c'est la moquerie, un des péchés mignons de la jeunesse, et particulièrement de la jeunesse féminine.

Laissez-moi vous rapporter une petite scène à ce sujet.

Une dame, de taille opulente, mais belle encore, belle de cette beauté qui ne peut être jolie, vient d'entrer dans un salon. Deux jeunes filles, blotties dans un coin de ce même salon, portent aussitôt leur attention sur la nouvelle venue. L'inventaire de la toilette est fait en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Les femmes, je pourrais même dire toutes les jeunes filles, ont, dans ces sortes de conjonctures, un coup-d'oeil qui ne se peut comparer pour la rapidité. De la toilette, on passa aux manières à la tournure, puis au langage, au genre d'esprit: les deux espiègles trouvèrent beaucoup à dire sur la visiteuse, et comme elles voulaient s'amuser, elles se préoccupèrent surtout des imperfections et des ridicules de leur sujet. Un peu de générosité ou de simple justice leur eût permis de faire aussi la part des avantages de la toilette et de la personne; mais cela eût été beaucoup moins amusant. N'est-il pas vrai, d'ailleurs, que la jupe trop courte de cette dame laisse voir jusqu'aux chevilles de ses grands pieds, que son chapeau est un casque, que son noeud est au milieu du dos, et qu'on ne peut pas, en somme, être plus mal fagotée? Et puis, quelle idée de porter du rose quand on est jaune comme un citron, et de vouloir faire fine taille quand on est grosse comme une tonne? Ce n'est pas étonnant qu'elle souffre, que les yeux lui sortent de la tête, et qu'elle dit toujours qu'elle n'en peut plus: on souffrirait à moins, si on l'étouffait, elle ne s'en apercevrait pas. Puisqu'elle a une voiture et tant de domestiques, elle ferait sagement de ne pas marcher. Et encore, c'est elle qui porte son chien! La pauvre petite bête ne doit pas être au mieux sous le gros bras et le gros châle de cette grosse dame, etc., etc. Ceci n'est que la dixième partie de ce qui se dit dans le petit coin qui sert d'observatoire à nos jeunes critiques. Le reste n'est ni moins vrai ni moins juste, et toutes ces observations ont été faites avec une véritable sagacité. Un point sur lequel ces demoiselles ont appuyé, c'est le gros. Ce qui a le tort d'être gros est généralement antipathique aux jeunes filles. Quand elles ont dit d'une manière dédaigneuse et superbe: "cette grosse femme" ou "ce gros bonhomme" vous pouvez être sûr qu'il ne s'agit pas de personnes placées haut dans leur estime.

Il n'y a guère autre chose en tout ceci qu'un badinage à peu près innocent. Tout prête à rire quand on est jeune, tout devient facilement un sujet de plaisanterie ou de distraction. Ce qu'on a voulu, cette fois, comme toujours, sans autrement y réfléchir, c'est s'égayer.

Peu après je m'approchai des jeunes personnes dont j'avais surpris la conversation. La visiteuse avait pris congé, la maman vaquait aux soins de la maison, et nous avions le champ libre pour causer en toute franchise. La plus jeune, vrai petit sac à malices, comprit d'un regard ce qui se passait dans mon âme.

— Vous nous avez écoutées, n'estce pas?

— Non, je vous ai entendues.

— Je n'admets pas cette distinction. Si vous n'aviez pas prêté l'oreille et très attentivement encore, vous n'auriez rien entendu du tout.

— Mettons donc que j'aie commis une indiscrétion, et permettez-moi d'en profiter.

— Vous allez nous gronder.

— Point, je veux seulement vous avertir. Vous avez été sévère pour cette pauvre dame, qui n'est coupable ni de son embonpoint, ni de ses yeux en boules de loto, comme vous les appelez, et le portrait en pied que vous avez fait d'elle, lestement, en quelques coups... de langue est loin d'être flatteur.

— Est-ce que vous la trouvez bien, cette dame?

— Je ne dis pas cela, mais vous la trouvez trop mal, et vous avez pris un plaisir beaucoup trop vif à constater de légères imperfections.

—Oh! n'allez pas croire...

— Ne vous défendez pas; vous n'êtes pas méchantes, je le sais; c'est pourquoi je tiens à vous prévenir. L'arme avec laquelle vous jouez maintenant n'a pas encore de caractère offensif; mais elle deviendrait dangereuse pour les autres et pour vous-mêmes, si vous preniez, en quelque sorte à votre insu, l'habitude de vous en servir. Recommencez demain, puis un autre jour, le même badinage et bientôt le défaut de la moquerie sera contracté. Vos compagnes, alors, celles mêmes que vous aimerez le plus, seront l'objet de vos investigations malignes, et rien de ce qui est respectable ne trouvera grâce à vos yeux.

Ne sentez-vous pas, mes chères enfants, en y pensant un peu, que vos petites moqueries vous font manquer au respect? Les personnes plus âgées que vous, les malheureux, les infirmes, les êtres difformes, ont des droits, soit à vos égards, soit à votre commisération. Songez à votre indignation, à votre douleur, si vous entendiez tourner en ridicule votre mère bien aimée.

Les sujets de distraction ne sont pas rares; saisissezles chaque fois qu'ils se présenteront, et riez de tout votre coeur. Mais, par grâce, ne riez pas des autres; c'est un rire impie. Soyez rieuses, ne soyez pas moqueuses; riez, mais ne ricanez pas.

Prenez de bonne heure, au contraire, l'habitude du respect; vous êtes d'un âge où il convient le mieux, où il est dû à presque tous. Ecoutez Joubert: "La différence pour l'âge, le mérite et la dignité, est une partie du devoir: pour les égaux, les étrangers et les inconnus, elle est une partie de la politesse et de la vraie civilité."

La moquerie fait toujours un peu la grimace; aimez mieux le respect, qui ne jure pas avec vos bons sentiments.

Quant aux succès que vous pourriez attendre des malices décochées contre le prochain, n'y comptez pas: ils sont de mauvais aloi et ne vous concilieront l'estime de personne. On ne sacrifie pas au plaisir de briller par le sarcasme, sans donner une mauvaise opinion de son esprit et de son coeur. Puissiez-vous n'être jamais applaudies, ne fût-ce qu'un jour, si ce doit être aux dépens de ceux dont vous auriez fait rire.

Tel fut mon petit sermon. J'en suis d'autant plus fier qu'il a porté ses fruits. Mlle Jeanne, mon interlocutrice, dont les grands yeux noirs m'avaient écouté avec une attention très soutenue, est venue me dire, un beau matin, qu'elle avait réfléchi, compris et profité.

Vous suivrez son exemple, j'en suis sûre, et comme elle, vous vous en trouverez bien.

Admettez ceci comme règle générale, chères enfants: vous ne ferez jamais honneur à votre esprit, quand vous ferez tort à vos sentiments. Soyez bonnes d'abord, vous serez bien ce que vous devez être si l'édifice de vos qualités a pour base la bonté. Elle vous arrêtera sur cette pente à railler où l'on se laisse trop aisément glisser, et, croyez-le bien, elle ne vous rendra jamais sot." Restez ce que la nature et une bonne éducation vous ont faites, ne faussez pas vos sentiments. A quoi bon, lorsqu'on est bien, chercher à contrefaire?

Vous n'êtes jamais plus charmantes

Que lorsque vous vous ressemblez.

Occupez-vous des choses, des belles surtout; laissez en paix les personnes Si les circonstances vous conduisent à l'analyse de certains caractères, sachez voir par quelles vertus ils sont dignes de votre affection. Placez-les dans leur jour le plus favorable, regardez-les du bon côté, et, si vous vous croyez le droit d'interpréter leurs intentions, adoptez la supposition la plus avantageuse. Laissez les petites manies, les faiblesses, les hérésies de toilette pour ce qu'elles valent; n'en ayez souci. Qu'est-ce que ces misères, lorsqu'on peut découvrir de généreux sentiments et de nobles pensées? Pourquoi chicaner sur ces vétilles? Pourquoi leur faire l'honneur de les apercevoir? Voyez loin et de haut, vous verrez de bien plus belles choses. Quand on admire les splendeurs de la nature, s'occupe-t-on des cailloux du chemin? Quand on visite une belle résidence ornée de chefs-d'oeuvre et de meubles antiques, est-ce la poussière qui les couvre que l'on inventorie?

S'il vous faut un motif de plus pour vous éloigner de ce vilain défaut, je vous dirai que dans le temps où toute chose avait son emblême, l'âne, image de l'ignorance, était le symbole de la moquerie et de la dérision.

DEPART

M. l'abbé Brodeur, ci-devant vicaire à la cathédrale de Saint-Boniface, nous a quittés pour prendre la direction de la mission de Sioux Lockout, sur la ligne du Transcontinental.

C'est avec un profond regret que notre population voit ce départ.

Par son zèle, son dévouement sans bornes, et sa personalité sympathique M. l'abbé Brodeur avait su conquérir l'estime et le respect des citoyens de notre ville.

Les paroissiens de Sioux Lockout sont des chanceux et M. le curé Brodeur trouvera là un nouveau grand champ d'action pour son activité apostolique.

Nous comptons bien qu'il trouvera souvent l'occasion de rendre visite à ses anciens amis de Saint-Boniface.

Nos voeux les plus sincères l'accompagnent et nous souhaitons la bienvenue à son successeur M. l'abbé Alexandre Lambert.

Notes Locales

Mardi soir à 8.15 à l'école Provencher il y aura installation des officiers de la succursale Saint-Boniface des Artisans Canadiens-Français. Aumonier, M. l'abbé Lamy. Représentant du conseil, M. J.-B. Leclerc. Président, Dr N. A. Laurendeau. Premier vice-président, M. A. LaRivière. 2ème vice président, M. G. R. Brunet. Sec.-très., O. Leclerc. Censeurs, M. J. C. Marcoux, L. Marcil, L. N. Taillefer. Commisaire, M. A. Robert et M. L. Lavoie.

Mercredi, le 26 janvier, "Le Voyageur" recevait le club "Holly", de Winnipeg. Les raquetteurs, au nombre de cinquante-deux, s'assemblèrent au coin des rues Marion et Desmeurons, et de là firent une marche le long de la Seine. Au dire des "Hollies", ce fut une de leurs plus belles marches de la saison.

MM. J. A. W. Lane et M. J. Daignault, de Saint-Boniface, sont allés dans l'Est en voyage d'affaires.

La prochaine partie de cartes de la Fanfare LaVérendrye aura lieu le dimanche 6 février à 8 heures à l'école Provencher.

La Fanfare de la Cité de Saint-Boniface, donnera un grand concert dramatique et musical, dans la salle du Club Belge, dimanche le 6 février à 8 heures du soir. On nous promets un régal musical Tous sont invités.

BONNES PENSEES

On n'est jamais dispensé des plus petites vertus même par les plus grandes; le martyre subi avec gloire ne dispense pas de la plus petite loi de l'Eglise, et fussiez-vous monté au troisième ciel, les extases de l'oraison ne vous dispenseraient pas de la prière des simples.

En reprenant les autres, on n'est pas toujours sûr de les rendre meilleurs; en les supportant, on se rend meilleur soi-même.

UNE VOIX AMIE

(La Patrie)

Au banquet qui a eu lieu à Westerham, Angleterre, à l'occasion du 194e anniversaire du général Wolfe, Sir Campbell Stuart, gérant du "Times" de Londres, a proclamé les vertus des Canadiens-français et les qualités d'ordre et de stabilité de la province de Québec, Sir Campbell a passé ses jeunes années à Québec dont il garde un vif souvenir. Voici ses paroles que nous cueillons dans le "Times": "J'ai passé presque toute mon enfance dans la ville que Champlain a fondée — la cité de Québec. Que d'heures agréables se sont écoulées pour moi sur les Plaines d'Abraham et dans les endroits enchanteurs qui les entourent! J'étais heureux de comprendre que la destinée avait permis aux deux grandes races de s'unir pour faire une commune nation. Je ne sais combien parmi les convives ont dirigé leurs pas dans les vieilles paroisses de la province de Québec et appris à connaître l'habitant canadien-français et la piété simple de sa vie, son amour profond pour le sol natal qui est à ses yeux incomparable à tout autre. Lorsque 1759 devint 1775 et que 1812 suivit 1775, la population canadienne-française prouva sa loyauté, non seulement envers le Canada, mais encore envers la terre de Wolfe. En toute vérité, l'histoire du continent nord américain serait très différente aujourd'hui si ce n'eût été de l'attitude des Canadiens-français au commencement du 19e siècle. Le témoignage de gratitude que vous rendez à Wolfe se rehausse encore de l'admiration que vous témoignez à la vaillante race qu'il a combattue et au noble soldat que fut le marquis de Montcalm".

Nos lecteurs seront sans doute heureux que nous mettons sous leurs yeux les paroles agréables et généreuses de Sir Campbell Stuart. Dans le concert d'éloges dont notre province et ses habitants sont l'objet, la voix de cet ami de l'autre côté de l'eau est bien à sa place. Offrons-lui un cordial merci.

ELECTIONS SUD-AFRICAINES

Les élections générales dans le Sud-Africain auront lieu le 8 février. On y attache beaucoup d'importance à cause de l'attitude des nationalistes commandés par le général Hertzog. Ce parti, qui était le plus fort dans le parlement qui vient d'être dissous, demande ni plus ni moine de mettre n au régime actuel et de faire du Sud-Africain une république. Le général Smuts, chef du gouvernement, se prononce pour le maintien du lien britannique et des institutions libres que l'Angleterre a accordées. La lutte paraît très chaude et on ne concède aux "loyalistes" qu'une faible chance de succès.

Les élections générales du mois de mars dernier avaient donné le résultat suivant : 41 partisans du gouvernement (sud-africain), 44 nationalistes dirigés par le général Hertzog, 25 unionistes, 21 ouvriers et trois indépendants, partisans du gouvernement. Aucun parti ne comptait sur un majorité assez forte pour gouverner.

Le gouvernement est resté cependant au pouvoir grâce à l'appui des nationalistes qui avaient beaucoup d'estime pour le général Botha. Le général Smuts ne semble pas avoir le même prestige que son prédécesseur et être capable de mériter l'appui de l'élément nationaliste. Il a d'ailleurs moins d'emprise sur le peuple.

Le vote populaire qui sera donné le 8 février a donc une importance capitale.

LIVRES BLEUS

Un journal de cette ville annonçait, avec énorme manchette que le gouvernement, à la suggestion de M. Cook, allait supprimer la publication de l'édition française des livres bleus; ce qui supprimait en même temps le bureau des traducteurs officiels.

Evidemment, comme nouvelle à sensation c'était joli. Mais, elle n'a qu'un défaut, c'est de n'être pas vraie. Elle a été immédiatement démentie. C'est d'ailleurs du plus élémentaire bon sens, que M. Meighen, qui fait la cour à la Province de Québec, ne serait pas assez maladroit pour faire une telle chose.

Cependant, ce sont les nouvelles de ce genre, canards malfaisants, qui diminuent notre influence.

Combien de personnes vont rester sous l'impression que les livres bleus français n'existent plus et, s'ils ont besoin de documents, se contenteront de demander l'édition anglaise, laissant le livre français au bureau de la distribution?

A force de ne pas demander les éditions françaises des documents publics, on finit par conclure que c'est une dépense inutile, et on supprime la traduction. Cela s'est déjà fait pour une foule de publications. Nous perdons nos droits parce que nous refusons de les exercer.—(De l'Action Catholique)

PEUPLE DE QUEBEC

"Sous certains rapports, le peuple de Québec peut paraître à l'écart de la pensée et du progrès modernes. On disait cela quand le recrutement ne s'y faisait pas comme dans le reste du Canada. Mais il y a si peu de bon dans ce qu'on appelle la pensée moderne, elle est parfois si subversive, qu'il faut féliciter Québec de laisser souffler ces vents au-dessus de sa tête sans y prendre garde.

"Que Québec s'attache à la réalté et méprise le rêve. Qu'il se construise une prospérité propre et laisse les autres provinces expérimenter les différentes espèces de socialisme et de communisme. Les belles familles de Québec assurent la régularité de ses industries comme celle de l'agriculture....

"L'agitateur industrel, chez les Canadiens-français, est tenu en échec par l'Eglise catholique. Le curé de la paroisse ne lui permet pas de s'interposer entre lui et ses paroissiens dans une question aussi importante pour la famille que la grève et les maux qu'elle engendre.

"Les ouvriers de Québec, en général, respectent le clergé et lui accordent leur confiance; les patrons, de leur côté, ont toutes les raisons de croire au désintéressement des prêtres qui ne désirent qu'une chose, voir leurs ouailles contentes de leur sort. Ils n'ont rien à gagner par l'agitation ndustrielle, même si elle semble victorieuse et fait hausser les salaires. Les prêtres sont des arbitres justes et éclairés. Ils règlent chaque année des centaines de conflits divers qui, en d'autres provinces, deviendraient des grèves générales. C'est peut-être la mission de la province de Québec de montrer au reste du Canada la route à suvre pour résoudre le conflit entre le capital et le ravail."—H. B. (Mail and Emipre).

(Suite de la page 1)

gue française hors de France a été accru par le triomphe et la gloire militaire de la France?

Dans une série d'articles fort intéressants, publiés dans la Revue des Deux Mondes (1er avril, 1er juin et 15 septembre 1920), M. Paul Hazard répond affirmativement à cette question. D'après lui, l'amour de la langue française a marché de pair dans le monde avec l'admiration croissant de la langue française a marché de pair dans le monde avec l'admiration croissante de la France héroïque et victorieuse. Et il en donne les preuves que voici.

"De tous les points de l'horizon, écrit M. Paul Hazard, nous arrivent les bonnes nouvelles, toutes ensemble. Du Canada, où la question des langues, qui semblait devoir se régler de plus en plus au profit de l'anglais, est reprise. D'Espagne, où l'enseignement du français va être créé de toutes pièces. A Barcelone, nous écrit un ami de la France M. Joan Estelrich,, "le montant des livres français vendu en 1918 décuple le montant des livres vendus pendant les années d'avant-geurre"; "on lit journellement des milliers d'exemplaires de la presse parisienne"; "toute la population cultivée, tous les employés de commerce, parlent le français"; "l'enseignement du français a une importance presque égale à celui de l'espagnole." En Luxembourg, d'après le témoignage de M. le professeur Esch, "les journaux qui se publiaient en allemand jusqu'à il y a quelques mois,.. sont redevenus bilingues"; "des milliers de journaux français se vendent tous les jours"; "on ne voit presque plus de périodiques ni de livres allemands"; "certains même, regrettant d'être pris entre deux civilisations, voudraient entrer assez avant dans l'intelligence intime de la langue et de la pensée françaises pour prendre une part plus profonde, et non plus vaguement réceptive et assimilatrice, à la vie intellectuelle de la France". Dans des proportions variées, mais toujours croissantes, l'enseignement du français se développe aussi en Grèce; dans les pays scandinaves; en Egypte, où le lycée du Caire double ses locaux et celui d'Alexandrie voit le nombre de ses élèves monter de 360 à 723 de 1914 à 1919; en Syrie, où les récents triomphes de Gouraud ont donné une impulsion encore plus grande à l'amour de la France et de sa langue; en Suisse, où se sont fondés depuis trois ans de nombreux "cercles français" pour l'étude de la langue et de la littérature française; en Serbie, où l'invitation se fait de plus en plus pressante d'envoyer des maîtres de français; en Roumanie, où l'on veut des professeurs de français dans les universités, les gymnases, les écoles normales, techniques et primaires et ou "trente professeurs déjà, officiellement choisis, sont partis (de France) pour répondre à ce voeu" en Tchéco-Slovaquie, où l'on a fondé une chaire de français à l'Université de Prague; jusqu'à Hambourg et à Vienne, où il y a deux fois plus d'élèves étudiant le français qu'il n'y en avait avant la guerre.

Quant aux pays anglo-saxons, l'étude du français y est aussi en progrès, d'après M. Paul Hazard. Le nombre des élèves pour le français dans les écoles secondaires des Etats-Unis s'élevait à 275,000 en 1919, ce qui constitue une augmentation notable depuis 1914; et des professeurs américains, comme M. Wigmore, de Chicago, ont pris à coeur, disent-ils de "remettre à leur vraie place la science et la culture françaises en Amérique." M. McDougall Hawkes, président de l'Institut français Etats-Unis, déclarait à New-York, en 1918: "Le français est une langue universelle, qui doit être familière à quiconque a des relations avec l'étranger. L'intérêt des Etats-Unis demande que le plus grand nombre possible de citoyens soit capables d'écrire et de parler le français". En Angleterre, deux lycées français vont s'ouvrir à Londres "dans des locaux et avec des professeurs dignes" de la France; l'Université d'Oxford vient de créer une chaire de français, dite "chaire du maréchal Foch"; enfin, "d'après un accord tout récemment conclu avec l'Angleterre, des établissements scolaires, de l'un et de l'autre côté du détroit, se sont associés chacun à chacun; des groupes d'élèves passent ainsi du lycée Condorcet au Merchant Taylor's School, du lycée de Tours au Whitgift Grammar School, du lycée de jeunes filles de Poitiers à la Municipal School d'Ipswich; et réciproquement".

M. Paul Hazard n'arrête pas là son enquête, et il écrit: "On a projeté,—souhaitons que le projet se réalise.—La création d'un lycée français à Bruxelles (M. Hazard aurait pu signale rla fondation récente d'une Académie française par le gouvernement belge à Bruxelles) où le collège allemand ne rouvrira plus ses portes. Les fils de Français établis à Mayence poursuivent leurs études dans un lycée français. Un Athenée français donne à Tokio l'enseignement de notre langue; une mision lyonnaise, qui revient du Japon et qui s'est rendu compte de l'immensité de la tâche à accomplir dans ce pays, propose de fonder une Maison française à côté de l'Athénée. Tandis que le collège de Lisbonne s'agrandit, l'école française de Saint-Bovid, créée par l'archevêque d'Upsal, prospère. Grâce au très grand amour qu'on veut bien nous porter là-bas, nous allons transformer notre lycée de Rio de Janeiro pour le perfectionner et l'agrandir; peut-être pourrons-nous en fonder un à Saint-Paul et un autre à Porto Alegre. On songe à des sessions du baccalauréat pour Constantinople aussi bien que pour le Brésil". A l'Université de Dublin, pendant la guerre, on a fondé une chaire de langue et de littérature françaises. Et pour finir par la Chine, avec M. Hazard, ajoutons qu'"ils sont maintenant huit cents, les jeunes Chinois qui ont voulu apprendre le français en France" et que "bientôt, ils se compteront par milliers", puisque, "malgré les obstacles des temps difficiles et du lointain voyage, ils arrivent". Aussi les universités françaises, qui comptaient, en 1915, 1885 élèves étrangers, en avait 3238, trois ans après.

Ce tableau encourageant du mouvement français, ici créé, là accéléré par la guerre, à travers le monde, est bien de nature à réjouir tous les amis de la langue française et à mettre dans les coeur un profond sentiment de reconnaissance pour les vaillants soldats qui ont payé de leur sang cette nouvelle puissance de rayonnement de notre langue maternelle. Il donne aussi l'espoir aux coeurs catholiques que les missionnaires français, ces incomparables apôtres de l'Evangile, puiseront désormais dans cet accroissement de prestige de leur patrie, qui vient ustement de faire un grand pas vers Rome, une influence encore plus grande et plus féconde auprès des peuples où ils excellent à porter la lumière de Dieu.

Et la joie canadienne-française sera complète, le jour où les Canadiens anglais, suivant en cela l'exemple de leur élite, auront accordé à la langue dont nos pères nous ont confié la garde le respect, la considération et la justice que lui ont mérités, depuis des siècles, son génie, sa puissance civilisatrice, sa merveilleuse vitalité et ses titres incontestables de priorité en terre canadienne.—A. H. (Semaine religieuse de Québec.



CITE DE ST-BONIFACE

AVIS RE ARRERAGES DE TAXES

La vente des terrains pour arrérages de taxes aura lieu vers le 30 avril prochain.

Tous les terrains sur lesquels il y aura plus d'une année d'arrérages seront vendus à cette date; la préparation de cette liste est déjà commencée et ce travail sera terminé vers le 15 mars. Si vous avez des paiements à faire veuillez communiquer immédiatement avec le trésorier ou avant cette date afin d'éviter les frais.

Le trésorier est authorisé à recevoir des paiements en à compte.

J. C. DUSSAULT,
Trésorier.

CITY OF ST. BONIFACE

Health Department

NOTICE

During the winter months, except in the case of Apartment Blocks, the Health Department will not collect any garbage. The citizens are therefore kindly requested to burn such of their garbage as can be so destroyed and place the balance in a heap on the lane for collection in the spring.

It is strictly forbidden to deposit or spread ashes on public lanes. Where moved from their lots in the spring residents are desirous to have ashes re-they must deposit same on their land at the edge of the lane.

By Order,
J. A. CHABOT,
Health Inspector

St. Boniface, Man.
February 1st, 1921.

VILLE DE ST-BONIFACE

Département de l'Hygiène

AVIS

Durant les mois d'hiver, à l'exception des édifices appartements, le département de l'Hygiène n'enlèvera pas les vidanges ou déchets des maisons.

Les citoyens sont donc requis de brûler tout ce qui leur est possible et déposer la balance en tas sur la ligne de la ruelle et le tout sera enlevé au printemps par le dit département.

Il est strictement défendu de déposer ou de jeter les cendres dans les ruelles publiques. Les résidents qui désirent faire enlever les cendres de leur propriété sont requis de les déposer au fond du lot près de la ruelle.

Par Ordre,
J. A. CHABOT,
Inspecteur de l'Hygiène.

St-Boniface, Man.
le 1er février, 1921.

Petites Annonces

50 SOUS PAR INSERTION

A LOEUR—On demande une maison moderne a peu pris 6 chambres. Près de l'Académie Saint Joseph, si possible. S'adresser à N. J. P. Bertrand, 145 Market, Winnipeg. Phone A7537. Le locataire signéra un bail pour un an si désiré.

ON DEMANDE AGENT—Un de nos agents la semaine dernière à fait un profit clair de $91. Un autre $112 en vendant nos essences en tubes de maison en maison. Ecrivez-nous immédiatement pour le territoire que vous aurez à porcourir. Homme ou femme. Ecrivez à Craig Brothers, Niagara Falls, Can.

